

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne  
Master 1 Science politique - Année universitaire 2021-2022

Les ateliers d'écriture de la  
Zone d'Expression Prioritaire (ZEP) :  
description et impacts d'un dispositif participatif

Dossier de recherche présenté par Guilhem FABRY  
Sous la direction de Loïc BLONDIAUX



Illustration originale : Zeliograph

## Remerciements

A Loïc Blondiaux, Professeur de Science politique, Directeur de recherche, pour ses conseils et encouragements.

A Edouard Zambeaux et Emmanuel Vaillant, directeur éditorial et directeur de la Zone d'Expression Prioritaire, pour avoir permis l'accès au terrain de recherche.

A Maëlle Dietrich et Haïrat Assoumani pour les modalités pratiques d'accès au terrain de recherche.

A Paul Ricaud et Justine Irankhah, journalistes à la Zone d'Expression Prioritaire, pour toutes les informations apportées lors des ateliers.

Aux participants du cycle d'ateliers d'écriture de la Mission locale du 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris : Mustafa, Alina, Ismaël, M'paly, Cheick, Aicha et Sabrina, pour avoir accepté la présence d'un étudiant-observateur et pour les entretiens accordés.

A Dado Fissirou, conseillère en insertion sociale et professionnelle à la Mission locale du 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, pour l'entretien accordé.

A Jeanne Anton (Zeliograph) pour l'illustration originale de page de garde.

# Sommaire

Remerciements.....	1
Introduction.....	3
<b>I. L’atelier d’écriture : description d’un cheminement collectif vers l’écriture.....</b>	<b>6</b>
A) Un cycle d’ateliers pour cheminer et s’appropriier l’écriture.....	6
B) La dimension collective de l’atelier d’écriture.....	10
C) Le rôle du journaliste-animateur : encourager et accompagner l’expression.....	14
<b>II. Les apports de l’atelier d’écriture : une source d’émancipation.....</b>	<b>19</b>
A) Un retour sur soi libérateur ?.....	19
B) Une mise en relief de l’expérience personnelle vécue.....	23
C) Être lu pour être reconnu : une approche journalistique favorisant l’affirmation et la valorisation des jeunes.....	26
Conclusion.....	28
Bibliographie.....	31
Annexes.....	33

## Introduction

“Qui est légitime à prendre la parole ? Qui a le droit de s’écrire ? Quels récits sont dignes d’être rendus publics ? Notre conviction est que l’une des premières inégalités qui nourrit et entretient la fracturation de notre société est là. Entre celles et ceux qui s’estiment légitimes à être lus et entendus et celles et ceux qui s’en sentent empêchés”. Ainsi la Zone d’Expression Prioritaire dresse-t-elle le constat d’une inégalité dans l’accès à l’expression publique et médiatique parmi les citoyens dans notre société. Une inégalité qui touche particulièrement les jeunes dans leur pluralité. En organisant chaque année des dizaines de résidences et ateliers d’écriture, dans des établissements scolaires, des missions locales, des écoles de la deuxième chance, en particulier dans les quartiers populaires, ce média participatif ouvre un espace d’expression pour les jeunes et les invite à se raconter à la première personne du singulier. Par la même occasion, il produit aussi une information à travers la diffusion des textes écrits par les participants, sur le site internet du média, mais aussi dans les colonnes de médias partenaires comme Libération, Ouest France ou le magazine Phosphore.

Ce mémoire découle de la volonté d’explorer différentes questions liées à la thématique de la participation et au domaine des médias : comment le travail journalistique peut-il favoriser l’expression et la participation des jeunes dans le débat public ? Comment des jeunes se sentant peu légitimes à s’exprimer réussissent-ils à s’affirmer à travers des médias qui leur donnent une place ? Comment la parole des jeunes s’exprime-t-elle et comment se construisent leurs récits ? Pour essayer d’apporter des réponses à ces interrogations, les ateliers d’écriture de la ZEP sont apparus comme un terrain intéressant à enquêter. Ils constituent un dispositif participatif puisque des jeunes qui ne sont pas journalistes ni de formation ni de métier et qui n’ont le plus souvent aucun lien avec ce milieu sont invités à produire une information à partir de leurs propres vécus. Ils contribuent ainsi à un média dont ils ne sont pas membres de la rédaction permanente, et apportent une information différente de celle que l’on peut trouver dans un média traditionnel, “des centaines de récits qui dessinent par pointillisme la narration de notre époque et des jeunes” écrivent Edouard Zambeaux et Emmanuel Vaillant, les fondateurs de la ZEP, sur le site du média. Grâce à cette dimension participative, le lecteur peut se faire rédacteur. L’atelier d’écriture est le dispositif à travers lequel le média met à contribution son public, il est le berceau de cette participation,

un lieu où se nouent des interactions entre participants et journalistes, où s'opère chez les auteurs une double dynamique d'introspection et d'extériorisation.

Ainsi, ce dossier de recherche prend pour objet l'atelier d'écriture. Dans le dictionnaire, l'atelier est défini comme un lieu où des artisans travaillent en commun, formant ainsi un groupe, une communauté d'activités. L'atelier d'écriture « désigne généralement un lieu collectif consacré à l'écriture qui à la fois suscite et sollicite la créativité des participants »<sup>1</sup> selon Danielle Lefebvre. C'est aussi un lieu producteur de sens, tant pour l'individu que pour le groupe, où le rapport à soi se développe par le moyen de l'intersubjectivité. « Raconter constitue le moyen le plus quotidien et le plus universel de mettre en forme son expérience vécue, la rendant par la même intelligible à soi-même et à autrui. Nous racontons pour nous faire connaître. Nous racontons surtout pour nous comprendre nous-mêmes »<sup>2</sup> écrit encore Danielle Lefebvre. La première expérience d'atelier d'écriture en France a été menée par Elisabeth Bing, enseignante de Français, en 1969, auprès d'enfants classés comme « caractériels ». Puis, au fil des décennies, le concept a fait florès. Il s'inscrit aujourd'hui dans une multitude de cadres - éducatif, social, thérapeutique, médical - et peut s'adresser à tous les publics, dès l'âge où l'enfant apprend à écrire.

La recherche ici conduite combine deux méthodes d'enquête distinctes. La première est l'observation d'un cycle d'ateliers d'écriture, correspondant à cinq séances d'une durée de deux heures chacune. Les cinq séances observées ne font pas partie du même cycle d'ateliers. En effet, les quatre premières (correspondant aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième séances dans l'ordre d'un cycle) ont eu lieu à la Mission locale du 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris. La cinquième séance d'atelier d'écriture observée (correspondant à la première séance dans l'ordre d'un cycle) avait lieu dans un autre cadre et auprès d'un autre groupe, au lycée privé Carcado-Saisseval dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il s'agit ici d'une observation naturelle, puisque l'étudiant n'a pas réuni lui-même artificiellement le groupe observé. Si l'observation se voulait initialement discrète, elle a revêtu une dimension participante, les journalistes qui animaient l'atelier ayant en effet régulièrement proposé à l'étudiant de prendre part aux jeux et exercices réalisés durant le cycle d'ateliers et plus encore d'écrire lui-même un témoignage. Le principal groupe enquêté est celui qui a participé

---

<sup>1</sup> LEFEBVRE Danielle, « Se raconter à soi-même et aux autres : atelier d'écriture avec des jeunes en foyer », *Cahiers de l'enfance et de l'adolescence*, 2019/1 (n° 1), p. 120

<sup>2</sup> LEFEBVRE Danielle, « Se raconter à soi-même et aux autres : atelier d'écriture avec des jeunes en foyer », *Cahiers de l'enfance et de l'adolescence*, 2019/1 (n° 1), p. 125

aux ateliers de la Mission locale. Il est composé d'un noyau dur de sept personnes, auxquelles viendront s'ajouter de façon ponctuelle et irrégulière deux ou trois autres personnes. Les sept participants les plus assidus sont âgés de 20 à 25 ans : Sabrina, M'paly, Cheick, Alina, Aicha, Ismaël et Mustafa. Ils bénéficient tous d'un accompagnement social et financier à la Mission locale dans le cadre du dispositif de la Garantie Jeunes. Dans ce mémoire, ils seront successivement qualifiés en tant que participants, jeunes, auteurs ou membres du groupe. Ce groupe est animé par deux journalistes, Paul Ricaud et Justine Irankhah, également âgés d'une vingtaine d'années, qui seront parfois aussi désignés comme intervenants ou animateurs. Tout au long des séances observées, l'étudiant a pu échanger très régulièrement de façon informelle à la fois avec les participants et les journalistes.

La deuxième méthode d'enquête utilisée est celle de l'entretien semi-directif. Une grille de questions a ainsi été préparée en amont des entretiens mais les discussions ont pu conduire à des sujets et questionnements qui n'étaient pas nécessairement envisagés initialement. Quatre des sept participants du groupe enquêté ont accepté de répondre aux questions : Sabrina, Ismaël, M'Paly et Aicha. Les entretiens ont eu lieu par téléphone, pour des raisons de commodités pratiques autant pour les enquêtés que pour l'enquêteur. Une conseillère en insertion sociale et professionnelle de la Mission locale, Dado Fissirou, a aussi accepté une demande d'entretien.

Le dossier de recherche s'est progressivement orienté vers une description du dispositif d'atelier d'écriture de la Zone d'Expression Prioritaire et une étude de ses apports et intérêts pour les participants. Ce mémoire comporte une réflexion autour de l'idée d'émancipation, comprise comme l'action de s'affranchir d'un lien, d'une entrave, d'un état de dépendance, d'une domination ou d'un préjugé. La problématique choisie est la suivante : Comment la participation à un atelier d'écriture, invitation à cheminer collectivement à travers l'écriture, peut-elle être source d'émancipation pour les participants ? Le dossier se divise en deux grandes parties. Le premier axe (I) est consacré à une description du dispositif d'atelier d'écriture. Une attention particulière est prêtée à sa dimension collective et au rôle du journaliste-animateur. Le deuxième axe (II) cherche à cerner les effets produits par le dispositif chez les participants.

## **I. L'atelier d'écriture : description d'un cheminement collectif vers l'écriture**

### **A. Un cycle d'ateliers pour cheminer et s'approprier l'écriture**

Les ateliers d'écriture de la Zone d'Expression Prioritaire s'organisent toujours en cycles de plusieurs séances. L'atelier observé se découpe lui en cinq séances tandis que des ateliers de création de podcast - également proposés par la ZEP - comptent jusqu'à huit séances. Cette organisation en cycle donne l'occasion aux participants de nouer un lien de confiance avec les intervenants, de s'approprier l'écriture à travers différents jeux et de cheminer dans la mise à l'écrit de leur propre histoire, qui constitue la finalité de l'atelier.

L'approche de la ZEP vise d'abord à désacraliser l'écriture, en cherchant à démontrer aux participants qu'ils sont capables d'écrire et que l'écriture appartient à tous. Les divers jeux proposés au cours des séances permettent aux jeunes de dépasser leurs craintes vis-à-vis de l'écriture. Un véritable savoir-faire est déployé par les journalistes, forgé et enrichi depuis la naissance du média en 2015, afin d'amener les jeunes à s'exprimer à l'oral et à l'écrit.

La deuxième séance débute par la lecture de témoignages parus sur le site internet de la Zone d'Expression Prioritaire. Ils ont été produits dans les conditions d'un atelier d'écriture, dans la même configuration que celle rencontrée par le groupe enquêté. Les deux témoignages lus sont intitulés "Dans ma cité, j'ai cédé à l'argent facile" et "La chicha, une affaire de famille et d'amitiés". Ils ont respectivement été écrits par "Mara T." et "Naël M." et publiés en octobre et juillet 2021. La lecture des textes ouvre un premier échange entre les jeunes et les intervenants. La réaction d'Alina en particulier interpelle les journalistes. "Moi je ne peux pas écrire tout ça, je ne suis pas capable" dit-elle. Ces mots trahissent un sentiment d'inadaptation et d'incapacité par rapport à la tâche proposée. Ils sont prononcés très spontanément, comme si cela était de l'ordre de l'évidence. Ils renvoient à une auto-disqualification de la participante, qui estime ne pas avoir les qualités requises. L'attitude et les mots des intervenants visent alors à donner confiance. "Je pense que t'es capable de faire ça" lui répond ainsi Justine, volontaire en service civique au sein du média.

Les entretiens individuels menés avec quatre des participants confirment cette appréhension face à l'acte d'écrire. Les craintes concernent tout autant la maîtrise de la langue que la capacité à écrire sur soi et ainsi à se dévoiler. En entretien, Ismaël explique par exemple : "Au

début je savais pas si j'allais faire l'exercice. Parce que franchement je savais pas trop de quoi parler. J'aurais pu parler de plusieurs sujets mais comme c'était des sujets un peu compliqués, du coup j'ai hésité". A la question "est-ce que, pour toi, ça a été difficile de commencer à écrire", M'paly répond : "Ben déjà moi au début je savais pas, déjà je pensais même pas j'allais réussir à le faire. Ben ouais, témoignage tout ça, c'est des trucs que j'ai jamais fait vas-y. Je pensais pas que j'allais réussir à le faire mais après je l'ai fait".

Si la lecture des témoignages soulève des craintes, exprimées notamment par Alina, elle contribue aussi à rendre l'écriture plus accessible et naturelle aux yeux des participants. Le média n'attend bien évidemment pas des participants qu'ils se conforment à des règles de style formelles. Au contraire, il valorise la diversité des mots et expressions employés par les jeunes en France. Les textes contiennent ainsi de nombreuses expressions renvoyant à un langage essentiellement utilisé par les jeunes : "Je me fais démarrer direct", "J'étais choqué à mort", "Je trouve ça kiffant", "les darons", "Je suis un peu un crevard". Les participants réagissent vivement à toutes ces expressions : "On voit qu'il y a plus de liberté d'expression", "on voit que c'est naturel". Ismaël est par exemple surpris de lire le mot "mood" dans un des témoignages. Il se dégage des écrits une certaine authenticité, un langage brut qui n'est pas soumis à des codes d'expression écrite contraignants. Conserver les mots choisis par les auteurs vise aussi à mieux transmettre le sens profond de leurs histoires. Dans *Ecrire et faire écrire : manuel pratique d'écriture*, l'écrivaine belge Eva Kavian lie l'écriture à la lecture. "C'est en écrivant qu'on apprend à écrire, mais il est difficilement pensable d'écrire sans lire, sans se préoccuper de ce que d'autres ont écrit, sans chercher à s'en nourrir, d'une manière ou d'une autre"<sup>3</sup>

Les deux intervenants expliquent alors aux jeunes qu'il est possible d'aborder des sujets très variés dans les témoignages, le plus important étant qu'ils choisissent une histoire qui leur tient à cœur. Au niveau de la forme, ils ne doivent "pas être super longs" indique Justine. Quant aux fautes de français, elles ne constituent aucunement un "problème" et ne doivent pas entraver les auteurs dans leur démarche d'écriture. L'appropriation de l'écriture s'opère aussi à travers la transmission de quelques règles journalistiques élémentaires, qui s'inscrivent aussi dans la mission d'éducation aux médias que se donne la ZEP. Les intervenants invitent ainsi les jeunes à retenir un angle pour leur témoignage écrit, afin de se

---

<sup>3</sup> KAVIAN Eva, *Écrire et faire écrire. Manuel pratique d'écriture*. De Boeck Supérieur, « Entre guillemets », 2018, p.57

concentrer sur un aspect particulier de l’histoire racontée, en poursuivant un fil conducteur. Un exercice vise alors à identifier l’angle choisi dans un témoignage portant sur le sujet des violences sexuelles. L’auteure raconte le peu d’aide obtenue de la part des assistants sociaux et des personnels de l’Education Nationale après son agression. L’angle adopté porte ainsi sur le manque d’accompagnement de la victime. Au cours de l’atelier d’écriture, les journalistes aideront régulièrement les écrivains en herbe à préciser ou redéfinir leur angle.

Le cycle d’atelier d’écriture s’organise autour de l’écriture des témoignages. Celle-ci débute à la deuxième séance. En plus de cette activité d’écriture principale, une succession de jeux et exercices visent à décomplexer le rapport à l’écriture et à stimuler l’imagination. Ces jeux impliquent des interactions qui nourrissent l’esprit de groupe. Cette dimension collective sera abordée dans la sous-partie suivante. Lors de la deuxième séance, le premier jeu consiste pour chaque participant à choisir cinq mots (un nom commun, un verbe, un adjectif, etc) et à écrire une courte histoire à partir de ceux-ci. Ce jeu sollicite la créativité des participants, dans un temps imparti de quelques minutes. Les textes produits présentent des styles variés, avec plus ou moins de détails, et leur qualité, relevée par les journalistes, contraste avec l’auto-disqualification perçue chez certains participants en début de séance. Ce premier maniement des mots rassure les participants sur leur propres capacités. Il leur permet de “mettre le pied à l’étrier” en vue d’entamer l’écriture de leur propre histoire. Pour Eva Kavian, “il est important de garder à l’esprit cette nécessité d’introduire dans la proposition ce quelque chose, cette brèche, cet obstacle qui mettra en route le travail de l’imaginaire”<sup>4</sup>. Selon elle, cette “mise en mouvement” n’est possible que par la contrainte. Dans le cas des ateliers de la ZEP, la contrainte est déguisée et prend avant tout une forme ludique.

La troisième séance, le 25 février 2022, s’ouvre également avec un exercice, le “Jeu des 5 sens”, qui consiste à faire deviner un fruit en le décrivant à l’aide d’un seul sens. Dix minutes sont accordées aux participants pour rédiger un court texte avant de le partager au reste du groupe. Les intervenants invitent les jeunes à faire appel aux sens et aux images pour donner vie à leurs textes. S’entraîner à la description est ainsi utile pour raconter une histoire, transmettre des émotions et des sensations. Lors de la quatrième séance, un autre jeu cherche de la même façon à libérer l’écriture. Il s’agit du jeu de “l’écriture automatique”, où l’idée est “d’ouvrir le robinet des mots”. Pendant une minute, chacun écrit ce qui lui passe par la tête.

---

<sup>4</sup> KAVIAN Eva, *Écrire et faire écrire. Manuel pratique d’écriture*. De Boeck Supérieur, « Entre guillemets », 2018, p.52

Certains font de nouveau appel à leur sens en décrivant les bruits entendus ou les objets portés à leur regard. Au cours de ce dernier exercice, le phénomène d'auto-disqualification ressurgit, en dépit des encouragements et des compliments des journalistes. A la lecture du texte d'un des participants, Sabrina ne peut réprimer une forme d'auto-dépréciation : "Ils ont écrit des trucs trop poétiques, nous on est des cas sociaux". Cette phrase, même si elle est prononcée sur le ton de la plaisanterie, révèle l'intériorisation d'une condition sociale précaire exprimée sur un mode dépréciatif via l'étiquette du "cas social". Être un "cas social" semble ici exclure toute capacité à écrire "des trucs trop poétiques". En plus de la faculté à écrire se pose aussi la question de la légitimité à écrire. Parce que la participante serait "un cas social", alors l'écriture ne serait pas faite pour elle.

Le cheminement dans l'écriture est aussi possible grâce aux commentaires apportés aux textes par les journalistes entre chaque séance. Cette pratique du retour vient dans une certaine mesure sanctionner l'avancée du travail d'écriture. Le texte se construit ainsi par étapes. Eva Kavian souligne l'intérêt du commentaire : "C'est à partir du regard des autres que l'auteur peut repérer la distance entre ce que dit son texte et ce que lui, auteur, a voulu dire. L'auteur est trop proche du texte qu'il vient d'écrire, comme halluciné par son texte. Les commentaires permettent un écart entre le texte et la représentation qu'en a l'auteur"<sup>5</sup>. Selon elle, l'objectif du commentaire est de permettre à l'écriture de "continuer". Les journalistes procèdent à cette mise en perspective grâce aux annotations, comme celles apportées par Justine au texte de Sabrina : "J'ai ajouté quelques mots pour faire des transitions entre tes phrases et j'ai changé l'ordre de quelques paragraphes. J'ai aussi ajouté quelques questions à la fin pour qu'on comprenne mieux l'histoire". Ces questions permettent de prolonger l'écriture, de faire évoluer le texte.

Si ce n'est pas le but premier des ateliers d'écriture de la ZEP, le dispositif présente aussi un intérêt pour améliorer la maîtrise de la langue française et diversifier les champs lexicaux employés grâce aux annotations des journalistes. Cette dimension est relevée par Dado Fissirou, conseillère en Insertion Sociale et Professionnelle à la Mission locale du 15ème arrondissement. Elle est chargée du suivi du groupe qui participe à l'atelier d'écriture et assure aussi la liaison avec les journalistes de la Zone d'Expression Prioritaire. "Cela leur permet aussi, pour ceux qui ont des difficultés linguistiques, indirectement aussi de

---

<sup>5</sup> KAVIAN Eva, *Écrire et faire écrire. Manuel pratique d'écriture*. De Boeck Supérieur, « Entre guillemets », 2018, p.88

s'améliorer. Même s'ils font des fautes, ils continuent à faire ce travail d'écriture et grâce à ça ils vont faire de moins en moins de fautes, par rapport à l'orthographe, la grammaire" explique-t-elle. La littérature existante sur les ateliers d'écriture met souvent l'accent sur cette dimension linguistique. La journaliste et auteure Kidi Bebey et la professeure de français Bénédicte Vermogen ont par exemple animé un cycle de six ateliers d'écriture dans une classe d'unité pédagogique pour élèves allophones arrivants dans un collège de Grigny, dans l'Essonne. Cette classe regroupe des élèves qui viennent d'arriver de l'étranger. Seule une partie d'entre eux est francophone. L'objectif ici poursuivi est d'aider les jeunes à s'approprier la langue française en exprimant à l'écrit leur propre identité marquée par une expérience migratoire, le passage entre un ailleurs et un ici, "faire du français une langue alliée dans l'expression de soi". L'atelier d'écriture mêle ainsi deux dynamiques qui se confondent, parler de soi tout en apprenant une langue : "Entrer dans la langue par le biais de son identité symbolique est une façon extrêmement puissante et efficace d'écrire le passé avec un outil du présent : le français"<sup>6</sup>.

Ainsi l'atelier donne la possibilité d'un cheminement via l'écriture, par des jeux qui viennent désacraliser l'acte d'écrire et décomplexer les participants dans leur rapport aux mots. Il convient désormais de s'intéresser à la dimension groupale de ce dispositif, car il n'y a pas d'atelier sans groupe et la dimension collective joue un effet d'entraînement dans la démarche d'écriture.

## **B. La dimension collective de l'atelier d'écriture : écrire sur soi auprès des autres**

Il est nécessaire de décrire brièvement le cadre et le lieu dans lequel se déroule l'atelier d'écriture observé. Il est le fruit d'un partenariat entre la Zone d'Expression Prioritaire et la Mission locale de Paris. Cette dernière s'adresse à tous les jeunes de 16 à 25 ans qui rencontrent des difficultés d'accès à l'emploi, à la formation ou à l'autonomie. Elle assure l'accueil, l'information, l'orientation et l'accompagnement du public. Les jeunes enquêtés sont par ailleurs accompagnés dans le cadre du dispositif de la Garantie Jeunes, un accompagnement renforcé d'une durée d'un an accessible sur critères sociaux. Il prévoit à la fois un volet financier, à travers le versement d'une allocation, et un volet social via la

---

<sup>6</sup> VERMOGEN Bénédicte, BEBEY Kidi, « Écrire sur soi. Retour sur des ateliers d'écriture en partenariat avec le Musée à l'automne 2020 », *Hommes & Migrations*, 2021/1 (n° 1332), p. 97

participation à de nombreux ateliers de préparation à la formation et à l'insertion professionnelle.

L'atelier a lieu dans les locaux de la Mission locale du 15ème arrondissement de Paris, près de la Porte de Versailles. Cet espace est donc chargé d'un sens social. Il se déroule principalement dans deux salles. L'une ressemble à une salle de classe, où des tables sont disposées en rangs et un tableau blanc pour écrire est présent au mur. L'autre est une salle informatique. Le groupe va et vient entre ces deux espaces, au rythme des temps de discussion et d'écriture qui se succèdent. Accrochés aux murs des salles, des affiches viennent rappeler la fonction sociale de ce lieu à l'aide de courts messages, presque en forme de slogans : "Accueillir, informer, orienter, accompagner. Ensemble, nous construisons votre avenir", "Mission locale : une seule adresse pour tous vos projets", "L'engagement de réussir ensemble" ou encore "Bravons l'impossible ! Détermination, jeunesse et espoir" associé au nom des différentes promotions. Dans une autre salle, une affiche liste les facultés acquises ou renforcées à l'issue d'un parcours à la Garantie Jeunes : "Esprit d'équipe, sens des responsabilités, minutie, débrouillardise, facilité à travailler sous pression, facilité d'adaptation, facilité à entrer en relation avec les autres, facilité à tirer leçon de l'expérience, persévérance, sens de l'organisation". Les murs de la salle informatique sont quant à eux habillés d'un modèle de CV et d'un tableau listant "Mes engagements" et "Nos engagements".

Le groupe participant au cycle d'ateliers d'écriture organisé par la Zone d'Expression Prioritaire à la Mission Locale de Paris entre le mercredi 23 février et le mercredi 2 mars 2022 est composé de huit participants lors de la première observation, le jeudi 24 février. Ce nombre fluctuera quelque peu au cours des ateliers suivants. A l'issue des cinq séances, sept participants ont réussi à terminer un texte. Tous se sont rencontrés au début de leur accompagnement au sein du dispositif de la Garantie Jeunes, quelques semaines avant l'atelier d'écriture. Ainsi, le groupe a déjà acquis un certain degré d'interconnaissance. Chacun reconnaît les autres participants et les appelle par leurs prénoms. Cette connaissance réciproque se matérialise par l'ouverture et l'utilisation d'une conversation WhatsApp, véritable canal de communication interne au groupe. Elle se concrétise aussi à travers des affinités particulières observables entre certains membres du groupe. Par ailleurs, les participants partagent certaines références communes liées à leur insertion dans le même dispositif d'accompagnement social. Au début de la deuxième séance, alors que certains

jeunes sont en retard, une des participantes présente à l'heure s'exclame ainsi : "Vous allez pas avoir votre allocation que vous allez tous venir". Grâce à des échanges répétés préalables à l'atelier d'écriture, ils sont conscients que leurs parcours se rejoignent par leur dimension chaotique et en raison des difficultés et épreuves traversées. Cette conscience collective transparaît lors des entretiens individuels menés quelques semaines après le cycle d'atelier d'écriture. Ismaël explique ainsi : "Oui parce que en plus de ça entre nous, on avait déjà un peu parlé de nos vies, on avait tous des vies franchement un peu compliquées".

Il ressort de l'observation du cycle d'ateliers que le groupe présente une forme de cohérence entre ses membres. On pourrait aussi parler d'une certaine harmonie, définie comme "la qualité d'un ensemble qui résulte de l'accord de ses parties ou de ses éléments et de leur adaptation à une fin" ou bien "un état des relations entre des personnes ou dans un groupe humain, qui résulte de l'accord des pensées, des sentiments, des volontés". Il apparaît que chacun trouve sa place au sein de ce groupe, dans un esprit de bienveillance systématiquement souligné lors des entretiens individuels. Cela ne signifie pas que ce groupe est parfaitement homogène - au-delà des points communs, les histoires et les vécus sont très variés - mais chacun choisit de s'inscrire dans une démarche collective, et de devenir un membre actif du groupe, formant ainsi une sorte de communauté d'intérêt.

Le groupe permet une rencontre entre pairs et une émulation collective. Dans son article *L'atelier d'écriture, un outil pour développer le processus d'autonomie chez des adolescents en rupture*, la thérapeute Marie-Claire Cavin Piccard propose une définition du groupe selon la psychologie sociale. Selon elle, il s'agit d'une "réunion instable d'individus partageant un destin commun dont découle une interdépendance entre les membres"<sup>7</sup>. Elle relève aussi que le groupe est mû par deux objectifs : un but opérationnel en poursuivant la résolution d'une tâche ou d'un problème, et un but socio-émotionnel "qui consiste dans le maintien de la cohésion groupale et d'un climat agréable". Les participants à l'atelier d'écriture poursuivent ce double objectif. D'une part car ils sont tous réunis pour écrire un témoignage et d'autre part car ils sont amenés à s'inscrire plusieurs semaines durant dans cette configuration collective, ce qui suppose que chacun rencontre l'autre et trouve sa place.

---

<sup>7</sup> CAVIN PICCARD Marie-Claire, « L'atelier d'écriture, un outil pour développer le processus d'autonomie chez des adolescents en rupture », *Thérapie Familiale*, 2007/4 (Vol. 28), p. 524.

Cette dimension collective ressort notamment à travers les lectures oralisées qui ponctuent tout le cycle d'atelier. Celles-ci visent à partager les textes écrits par les participants, à les extraire d'un espace individuel confiné pour les placer dans l'espace collectif du groupe. Ces lectures ne concernent pas les témoignages, dont les contenus renvoyant parfois à des épisodes douloureux restent la "propriété" de l'auteur. Elles portent plutôt sur les productions réalisées dans le cadre des jeux et exercices proposés, comme le "Jeu des 5 sens" ou celui de l'écriture automatique. Ces lectures oralisées nourrissent les liens entre les différents participants, car elles donnent à chacun la possibilité de se révéler aux autres et en même temps d'en apprendre sur les autres. Elles forgent ainsi le collectif. Elles donnent à entendre les talents de chacun, certains écrivent de longues phrases très détaillées quand d'autres privilégient des textes courts et percutants, en même temps que les difficultés et limites auxquelles tous peuvent se heurter. Lors du cycle d'atelier, la lecture des textes suscite le plus souvent des réactions enthousiastes, tant de la part des auteurs que des journalistes.

Cette mise en commun est source de reconnaissance, de confiance et de motivation. Elle favorise aussi des formes d'identification entre participants. Chacun peut percevoir en l'autre quelque chose qu'il ressent lui-même ou qu'il a vécu et qui fait sens. Eva Kavian note que "L'oralisation permet de prendre distance et d'entendre la "voix" du texte". Elle écrit également que "Le temps de lecture est aussi une occasion de découvrir d'autres écritures. Les commentaires visent à soutenir l'auteur dans son désir d'écriture, ils lui permettent de découvrir ce que les autres perçoivent de son texte"<sup>8</sup>. Dans le cadre des ateliers de la ZEP, on observe en effet que la lecture oralisée est au cœur de ce qui fait le groupe. C'est elle qui génère du commun entre les participants, de sorte qu'ils ne sont pas seulement des auteurs individuels que rien ne relie si ce n'est le fait d'être rassemblés en un même lieu, mais bien un groupe partageant ensemble une activité d'écriture.

La dimension collective de l'atelier s'exprime aussi à travers le lien social tissé au cours des séances. Plusieurs articles témoignent des sociabilités nouées lors des ateliers d'écriture, notamment chez des personnes en situation de précarité et d'exclusion sociale. C'est notamment le cas des ateliers d'écriture organisés à la Moquette et décrits par Laurent Meyniard. La Moquette est le nom du local des Compagnons de la nuit à Paris. "Ses initiateurs avaient pour projet de permettre à ceux qui étaient privés de parole ou qu'on

---

<sup>8</sup> KAVIAN Eva, *Écrire et faire écrire. Manuel pratique d'écriture*. De Boeck Supérieur, « Entre guillemets », 2018, p.14

écoutait pas d'exprimer leur colère, leur tendresse, leur humour, leur révolte, leur besoin de création"<sup>9</sup> écrit-il. Il souligne également que "la littérature est intégrante du travail social" et que cet atelier est devenu "un outil de travail social et un lieu de littérature vivante". La participation à un atelier d'écriture est en elle-même une expérience sociale collective. "Le regard de l'autre nous transforme, notre propre regard tout autant, et nos relations aux autres se transforment qui passent par ces regards neufs"<sup>10</sup> écrit-il encore.

Dans l'article *Témoin interne du sujet, témoin interne du groupe, hypothèses issues de l'atelier Le Papotin*, le psychologue Michael Chocron étudie l'importance du groupe et de l'interaction dans la démarche d'écriture. Le Papotin est un journal écrit en atelier par des personnes présentant un trouble autistique. Il explique que l'interlocution interne, c'est-à-dire la faculté de l'individu à conduire un travail d'introspection, à dialoguer avec lui-même, est dépendante d'une expérience relationnelle intersubjective. La confiance qui émane d'un cadre collectif peut en effet favoriser la confiance de l'individu dans sa propre capacité à poser des mots sur ses ressentis, vécus et émotions. En exprimant une disposition à réceptionner la production écrite de chacun, le groupe conforte le témoin interne. Michael Chocron parle ainsi de la "conjugaison entre deux confiances". La dynamique groupale vient soutenir la dynamique d'interlocution interne qui sous-tend l'entreprise autobiographique. Pour que cette conjugaison aboutisse, le groupe doit être un espace sécurisant et préservé.

Les participants à l'atelier de la ZEP rapportent l'importance de la bienveillance collective dans leur accès à l'écriture. Le groupe joue à l'évidence un rôle d'entraînement, un rôle moteur pour chacun. Pour garantir cette dynamique collective et construire un cadre de confiance propice à la libération de l'écriture, le journaliste-animateur exerce un rôle central qu'il importe d'étudier dans cette prochaine sous-partie.

### **C. Le rôle du journaliste-animateur : encourager et accompagner l'expression**

Le rôle du journaliste-animateur est primordial dans la conduite et le succès d'un atelier d'écriture. Il fixe un cadre et doit surtout être capable de tisser un lien de confiance

---

<sup>9</sup> MEYNIARD Laurent, « Vingt et un ans d'atelier d'écriture à La Moquette », *Vie sociale*, 2015/1 (n° 9), p. 107

<sup>10</sup> MEYNIARD Laurent, « Vingt et un ans d'atelier d'écriture à La Moquette », *Vie sociale*, 2015/1 (n° 9), p.

avec les participants afin qu'ils osent se livrer et écrire. L'observation directe de l'atelier d'écriture et les échanges informels avec les intervenants permettent de mieux cerner ce rôle.

Le rôle de journaliste-animateur tient dans une posture d'écoute, de disponibilité, de bienveillance et d'accompagnement. Paul Ricaud explique que sa fonction n'est pas celle d'un enseignant qui serait chargé d'évaluer, de contrôler, de juger et de sanctionner. Cette mise à distance de l'institution scolaire est perceptible au cours de l'atelier d'écriture. En effet, il ne prend pas la forme d'un dispositif contraignant où les jeunes doivent impérativement produire des résultats et démontrer leurs aptitudes. Toute idée d'obligation est étrangère au dispositif. Les interactions nourries par les intervenants témoignent surtout de la volonté de créer un lien horizontal de confiance et d'entraide. Celle-ci se manifeste d'abord par l'intérêt et l'attention portés aux membres du groupe à travers des questions simples : "Vous êtes fatigués ?", "Vous faites quoi cette après-midi ?". Un contact fluide s'établit ainsi rapidement. Cette relation simple et spontanée, très éloignée d'un rapport hiérarchique vertical que l'on pourrait retrouver entre élève et professeur, se fait par exemple jour à jour à travers la façon familière dont Cheick apostrophe le journaliste-animateur au début de la dernière séance : "Wesh Paul, tu vas bien ?".

Afin de réduire la distance symbolique qui peut les séparer des participants, les journalistes participent eux-mêmes aux jeux. L'ambiance générale qui se dégage de l'atelier n'est pas celle d'un cadre scolaire strict. Les deux intervenants ne prêtent pas attention aux retards et n'adoptent pas une attitude répressive lorsque certains s'égarent en regardant leur téléphone, en dessinant sur leur cahier ou en se maquillant. Par ailleurs, la Zone d'Expression Prioritaire veille aussi à ce que les intervenants ne soient pas trop nombreux pour ne pas créer de déséquilibre dans la relation aux jeunes pendant l'atelier. C'est justement car il y avait déjà un autre observateur en plus des deux journalistes lors de la première séance à la Mission locale que l'étudiant-enquêteur n'a pu y participer. Nous pourrions aussi postuler que la durée relativement courte du cycle d'atelier d'écriture, qui n'excède pas quelques semaines, limite le risque que s'institutionnalise au fil du temps et de façon diffuse un rapport hiérarchique de type scolaire. Cet aspect est souligné par la professeure de français Bénédicte Vermogen : "Le rapport que j'ai avec mes élèves et celui qu'ils ont avec un intervenant extérieur est différent.

Parce que l'apport est ponctuel et que l'artiste représente une parenthèse. Il est ce cadre nouveau et frais"<sup>11</sup>.

La posture d'écoute est particulièrement sollicitée lors du premier échange verbal entre journaliste et participant. Intervenant à la première ou deuxième séance, il constitue un moment de rencontre où le journaliste s'intéresse à l'histoire du jeune, cherche à "défricher" le terrain. Il lui pose des questions sur son parcours et lui demande s'il pense à une histoire particulière à raconter. Les auteurs ont souvent des idées mais se montrent réticents à écrire dessus. M'paly a été incarcéré durant trois mois à la prison de la Santé. Il pense aborder cette histoire mais doute de son intérêt. "Au début je voulais pas, je me disais je vais pas raconter ça, mais après j'avais que ça à raconter" dit-il en entretien. Aux questions "Et pourquoi tu voulais pas raconter ça ? Ça te gênait, t'avais honte ou tu te disais que ça valait pas la peine d'être écrit ?", il précise : "Ouais c'est ça, que ça valait pas la peine d'être écrit. Mais comme j'avais que ça à écrire, je me suis dit pourquoi pas hein. Ça peut être bien aussi. Après c'est eux qui m'ont dit que c'était un bon sujet". Aicha a été victime de violences conjugales. Elle craint que son histoire n'ait aucun intérêt puisque "c'est vu et revu, tellement ça arrive, les gens vont croire que c'est un copier-coller". Justine la contredit alors en affirmant que cette histoire mérite d'être racontée puisque c'est un sujet grave et important. Ce temps d'échange permet aussi de préciser un angle. C'est le cas pour Alina, qui souhaite raconter son enfance difficile, son arrivée en France depuis la Moldavie et la violence de son père, impliqué dans des activités criminelles. Dans son témoignage, l'accent sera ainsi porté sur le rôle protecteur de sa mère.

Toujours dans une approche calme et respectueuse, les journalistes s'efforcent de ne pas brusquer lorsque des résistances apparaissent. Sabrina raconte ainsi son expérience de la rue et de la détention. Alors que Justine estime que ce pourrait être de très bons sujets de témoignage, la participante refuse fermement, réorientant dès lors la recherche de sujet vers un autre aspect de son parcours, en l'occurrence une rencontre insolite. Dans l'article, *Se raconter à soi-même et aux autres : atelier d'écriture avec des jeunes en foyer*, Danielle Lefebvre note que l'animateur ne doit jamais forcer l'écriture. Le refus d'écrire ne s'explique pas toujours par les craintes du participant quant à sa capacité à écrire ou par une timidité exacerbée. Il peut aussi relever d'un mécanisme psychique de protection face à un vécu

---

<sup>11</sup> VERMOGEN Bénédicte, BEBEY Kidi, « Écrire sur soi. Retour sur des ateliers d'écriture en partenariat avec le Musée à l'automne 2020 », *Hommes & Migrations*, 2021/1 (n° 1332), p. 98

particulièrement violent et traumatisant. “Ne pas raconter peut être une manière de se couper d’une histoire douloureuse pour continuer de vivre”<sup>12</sup> souligne-t-elle.

Aussi, les deux journalistes valorisent et encouragent systématiquement les jeunes auteurs, en particulier quand ceux-ci expriment des doutes quant à leurs capacités et à la qualité de leur travail. Les retours effectués après lecture des productions réalisées lors des exercices sont l’occasion de nombreux éloges. Lors de la quatrième séance par exemple, après l’exercice de “l’écriture automatique” : “On est contents, c’est très bien ce que vous avez écrit”. Se faisant, ils reconnaissent la potentialité de chaque participant. Cette attitude entraînant se retrouve aussi dans les annotations apportées aux textes par les journalistes entre les séances. Par exemple, dans celle-ci, écrite par Justine à côté du texte de Sabrina : “Super témoignage et incroyable histoire. Merci de partager ça avec nous”. Ils parviennent à trouver un équilibre pour conforter l’expression sans pour autant contraindre. Lors de la deuxième séance, Mustapha, de nationalité afghane, ne souhaite pas lire lui-même son texte au groupe, par timidité et parce qu’il ne maîtrise pas bien la langue française. Son choix est respecté. Une des animatrices, Justine, lit alors son texte et le félicite pour son écriture. Le rôle d’animateur-journaliste implique aussi une capacité d’adaptation afin d’accompagner le mieux possible chaque profil. Mustafa écrira ainsi son témoignage en persan et Justine, d’origine iranienne, se proposera de traduire le texte en français.

Les entretiens individuels conduits montrent combien les participants ont apprécié le contact avec les intervenants et l’importance que cette relation a joué dans leur propre expérience de l’atelier d’écriture. Ismaël explique ainsi : “En fait si tu veux, moi personnellement, ce qui m’a mis en confiance en vrai, c’est que j’ai pas senti de jugement, d’obligation. C’est pas on vous a dit ouais, vous devez faire un article sinon ça sera noté, tu vois on nous a pas mis de contraintes, on était vraiment libres et franchement on nous a conseillé au mieux. Moi franchement je me suis senti conseillé. Ça m’a permis aussi du coup d’enlever ce blocage-là. Il y avait que de la bienveillance, ils étaient à l’écoute. En plus c’est eux qui sont venus vers nous, donc du coup c’est des personnes qui s’intéressent à ce qu’on leur raconte”. A la question “Qu’est-ce que t’as pensé des intervenants ?”, M’paly répond ainsi : “Ça va, ils étaient sympas depuis le début, ils nous ont mis à l’aise dans les trucs, tout ça. Ouais ils étaient cools, franchement ils étaient cools”. Dans le même esprit, Aicha considère qu’ils

---

<sup>12</sup> LEFEBVRE Danielle, « Se raconter à soi-même et aux autres : atelier d’écriture avec des jeunes en foyer », *Cahiers de l’enfance et de l’adolescence*, 2019/1 (n° 1), p. 122.

étaient “grave cools”. Le fait que les intervenants soient jeunes, qu’ils aient un âge quasiment égal à celui des auteurs, est aussi présenté comme un facteur de facilitation de l’échange, qui vient favoriser une forme de proximité. M’paly relève ainsi “Après ils étaient comme nous, ils avaient notre âge”. Même son de cloche chez Aïcha : “Comme c’est des gens de notre âge, c’est pas comme des profs, ou genre voilà quoi”.

Dans son manuel pratique d’écriture, *Écrire et faire écrire*, Eva Kavian présente le rôle de l’animateur : “L’animateur est celui par qui l’écriture arrive, celui qui révèle les participants à eux-mêmes”<sup>13</sup>. Animer, écrit-elle, c’est guider et accompagner, montrer à chacun qu’il est unique et valoriser le groupe à travers un “travail positivant”. L’animateur doit selon elle mettre à distance les “critiques labellisantes”, caractéristiques du système scolaire, qui imposent aux individus une étiquette et influencent fortement les perceptions et considérations qu’ils ont d’eux-mêmes. Face aux formes d’autodépréciation qui pointent régulièrement parmi les participants aux ateliers d’écriture de la ZEP, les journalistes refusent toute labellisation pour préserver un espace de liberté et de possibles.

Dans sa thèse *Les ateliers du dire (lectures, écritures, littératures) : enjeux et expériences de la voix en langues étrangères*, Olivier Mouginot, Maître de conférences en sciences du langage et en didactique, revient sur le rôle de l’animateur d’atelier d’écriture. Il met en avant la technicité de cette activité, reposant à la fois sur une logique relationnelle et opératoire. Il écrit qu’il existe un certain nombre d’invariants de l’atelier d’écriture - de la formulation de la consigne, en passant par la “lecture oralisée” ou encore un travail de retour et de réécriture - si bien que l’on peut parler de “techniques d’animation”. Il remarque que de nombreux chercheurs rapprochent les “fonctions” et rôles” de l’animateur d’atelier d’écriture de ceux de l’enseignant qui, selon D. Bucheton, auquel il fait référence, consisteraient à être un “pilote” à la tête d’un équipage, un “mécanicien”, une “personne ressource”, un “tuteur” et un “médiateur”.

Ainsi, l’atelier d’écriture donne la possibilité aux participants de cheminer, dans un cadre collectif et grâce à l’accompagnement des journalistes. Il importe dorénavant dans ce deuxième grand axe d’étudier les effets de la participation à ce dispositif.

---

<sup>13</sup> KAVIAN Eva, *Écrire et faire écrire. Manuel pratique d’écriture*. De Boeck Supérieur, « Entre guillemets », 2018, p.5

## II. Les apports de l'atelier d'écriture : une source d'émancipation

### A. Un retour sur soi libérateur ?

Contrairement à des écrits de fiction, les histoires écrites dans les ateliers d'écriture de la Zone d'Expression Prioritaire ont une valeur autobiographique. Le "je" du narrateur correspond en effet au "je" de l'auteur. Le participant doit donc se dévoiler en écrivant, et pour cela porter un regard sur sa propre histoire. Cela pose de nombreuses questions : Comment se perçoit-il lui-même ? Comment se raconte-t-il ? Quels sont les effets de cette introspection et de l'écriture qui s'ensuit ?

Dans l'ouvrage collectif dirigé par Jean-François Chiantaretto, *Écritures de soi, Écritures des limites*, la psychanalyste Jacqueline Rousseau-Dujardin transforme le "Je pense donc je suis" de René Descartes en "Je suis là, la preuve, j'écris". L'écriture est la manifestation de l'existence et de la présence du sujet. En elle-même, l'acte d'écrire contient une affirmation.

Au cours du cycle d'atelier, Justine propose l'expression de "mise à nu" pour décrire ce qui se joue dans un écrit autobiographique. En écrivant, l'auteur doit non seulement affronter sa propre histoire mais aussi oser la partager à autrui. Le retour sur soi autobiographique réalisé via l'écriture ne va pas sans émotions ni difficultés, comme le démontrent les entretiens réalisés. En entretien, M'paly explique ainsi : "Ouais, c'est un peu comme si je revivais les choses mais j'essaye d'oublier ça, parce que tu connais, vas-y c'est la prison, tout le monde veut oublier ça". De la même façon, Aicha confie aussi s'être replongée dans son histoire : "Oui voilà c'est ça, je me suis replongée dedans. Les mêmes sentiments genre, en moins pire, mais les mêmes sentiments". Même son de cloche chez Ismaël durant l'entretien réalisé : "Quand j'écrivais mon texte j'ai ressassé plein de choses tu vois, plein d'étapes de ma vie". Écrire suppose ensuite d'être lu, d'abord par les journalistes et ensuite potentiellement par un public plus large. "C'était un peu difficile parce que c'est pas forcément évident de parler de sa vie comme ça, devant des inconnus, surtout quand c'est des sujets assez difficiles" souligne ainsi Sabrina. "En fait moi t'as vu en temps normal je suis quelqu'un de très sociable. J'ai pas de problème à parler avec les gens, mais par contre quand il s'agit de parler de moi, là c'est compliqué" relève quant-à-lui Ismaël.

Si l'atelier d'écriture pousse les participants à l'introspection, il semblerait paradoxalement qu'il permette une prise de recul voire même une mise en ordre du passé. L'écriture permet à la fois un retour sur soi, une réappropriation de l'histoire vécue et contient en germes la possibilité d'un ressaisissement de l'individu. Là encore, les participants décrivent les effets produits par l'écriture, bien que ceux-ci soient relativement inégaux selon chaque personne. Ismaël explique ainsi : “Oui franchement j'ai ressenti des choses quand j'ai écrit. Tu sais d'un côté, je vais pas dire de la tristesse, mais on va dire tu sais le fait de ressasser certaines choses du passé, tu vois c'est pas toujours facile, mais en même temps il y avait aussi une certaine satisfaction, c'est peut être contradictoire, mais j'ai ressenti ces deux choses”. Sabrina partage la même impression : “Franchement oui, comme t'as dit, c'est comme si ça m'avait libéré d'un poids, comme c'est quelque chose de pas évident, en général, quand on parle de ses problèmes et qu'on écrit ses problèmes, ça nous enlève un peu le côté de frustration qu'on avait. En réécrivant cette histoire, je me suis un peu remise en question aussi. Je pense que si j'en avais juste parlé à quelqu'un, ben déjà je l'aurais pas fait, et le fait d'avoir écrit, franchement ça m'a aidé”. En revanche, Aïcha considère qu'écrire ne l'a pas aidé à aborder son histoire plus sereinement. On peut ainsi penser que si la participation à un court cycle d'ateliers d'écriture ne suffit pas en elle-même à redonner pleinement confiance à un individu, cette expérience y contribue cependant en offrant la possibilité à chacun de porter un regard sur son propre parcours et de s'affirmer en se révélant aux autres.

Il convient ici de faire référence à plusieurs auteurs ayant travaillé sur le rôle de l'écriture dans la formation et l'affirmation de l'identité personnelle de l'individu. Pour Jean-François Chiantaretto, l'écriture de soi révèle une tension entre deux positions psychiques. A travers l'écrit, l'individu exprime à la fois son identité, qui il est, mais aussi une altération, c'est-à-dire ce qu'il est empêché d'être. L'écriture de soi participe selon lui de la délimitation de soi.

Dans *Écritures de soi, Écritures des limites*, la psychiatre Chantal Clouard étudie deux expériences d'écriture “en situation extrême”, menées auprès d'adolescents hospitalisés pour un cancer. Elle postule que la dimension narrative est constitutive de l'être humain et s'appuie notamment sur la notion d'identité narrative développée par le philosophe Paul Ricoeur, et proposée avant lui notamment par Charles Taylor : “Se reconnaître comme soi exige une pensée réflexive supportée par un acte de discours. Se reconnaître comme soi-même est aussi promesse de changement et comporte une appréciation personnelle autant

que sociale”<sup>14</sup>. Elle écrit également que “l’écriture est l’expérience du Moi confronté au deuil confronté au deuil, à la mort, à l’angoisse, à l’exil, à l’altérité et aux inévitables mutations individuelles et collectives auxquelles le sujet est exposé tout au long de son existence. L’écriture sous-tendue par le langage serait ce qui permet de rester au plus près de soi, assurant la permanence de soi dans la temporalité mise à mal”<sup>15</sup>. En définitive, elle soutient que l’écriture de soi présente d’abord l’intérêt de produire du sens. Elle consolide l’assise psychique et les contours identitaires de l’individu ébranlé par la maladie.

Dans le cadre des ateliers d’écriture de la ZEP, on observe aisément le déploiement de cette identité narrative. La pensée nourrit l’écriture en même temps que l’écriture fait travailler la pensée. Par l’écriture, l’auteur se qualifie lui-même et reconnaît son identité et à travers elle son histoire. L’atelier conforte l’individuation, en ce sens qu’il aide l’individu à se différencier des autres de la même espèce et à ressentir cette existence unique. Cette individuation s’effectue grâce à la relation à l’autre, dans la configuration collective de l’atelier. Dans son travail, la psychiatre mentionne également Michel Foucault et son approche de “l’écriture de soi”. Celle-ci comprend l’affirmation d’une singularité psychique. Chantal Clouard écrit aussi qu’elle peut être considérée “dans un même mouvement de construction/déconstruction et refiguration de la vie du sujet”<sup>16</sup>. L’observation des ateliers d’écriture donne ainsi à voir les doutes, les interrogations voire les remises en cause qui peuvent surgir de l’écriture. Le regard porté par un individu sur sa propre trajectoire n’est pas figé. Dans une certaine mesure, l’écriture est vectrice d’instabilité puisqu’elle peut contribuer à faire émerger une autre lecture du passé ou du présent, elle réveille les souvenirs et les émotions, elle peut révéler certaines choses enfouies dans l’inconscient de l’individu, elle peut changer des perceptions et interprétations profondément ancrées. C’est en cela que l’on peut parler d’une construction/déconstruction. Au sujet des ateliers d’écriture de la Moquette, Laurent Meynard relève ainsi que “l’écriture fait abstraction des représentations sociales des auteurs, elle se joue des clichés et des a priori, mais surtout elle transforme leurs propres jugements sur eux-mêmes”<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> CLOUARD, Chantal. Décentrement de soi et désir de reconstruction: écriture et traversée de la maladie grave chez les adolescents. *Ecritures de soi, écritures des limites*, Paris, Hermann, 2014, p. 106

<sup>15</sup> CLOUARD, Chantal. Décentrement de soi et désir de reconstruction: écriture et traversée de la maladie grave chez les adolescents. *Ecritures de soi, écritures des limites*, Paris, Hermann, 2014, p. 107

<sup>16</sup> CLOUARD, Chantal. Décentrement de soi et désir de reconstruction: écriture et traversée de la maladie grave chez les adolescents. *Ecritures de soi, écritures des limites*, Paris, Hermann, 2014, p. 108

<sup>17</sup> MEYNIARD, Laurent. Vingt et un ans d’atelier d’écriture à La Moquette. *Vie sociale*, 2015, no 1, p. 109

Martine Leibovici, maître de conférence émérite en philosophie politique, aborde également les travaux de Michel Foucault et Paul Ricoeur portant sur le rôle de l'écriture dans le "rapport à soi". Dans l'article *De Ricoeur à Foucault : en finir avec l'herméneutique de soi*, elle rappelle que Michel Foucault explore les différents moyens par lesquels l'individu entretient son "rapport à soi". Ce rapport s'opère notamment à travers les "techniques et technologies du rapport à soi" parmi lesquelles se trouve l'écriture. De la même façon, "Ricoeur ouvre lui aussi un champ d'exploration des différents types de médiation intervenant entre soi et soi-même" relève Martine Leibovici. Paul Ricoeur met en avant la notion d'ipséité, c'est-à-dire ce qui fait qu'un être est profondément lui-même et pas autre chose. Cette ipséité se révèle et se renforce par la narration. L'identité narrative rejoint ainsi l'ipséité narrative. Le récit de soi forge l'identité car "raconter c'est mettre en ordre les expériences de façon rétrospective" selon l'auteure. Dans cette approche, le récit permet d'unifier le vécu.

La mémoire individuelle est alors grandement sollicitée pour raconter le passé. Le rapport à soi, qui consiste notamment à faire des aller-retours entre le passé et le présent, repose précisément sur ce travail de la mémoire. Martine Leibovici insiste sur cette dimension temporelle en convoquant l'historien des idées Jean Starobinsky, pour qui l'articulation entre le passé, le présent et le futur sous-tend la démarche autobiographique. Il perçoit un double écart, "un écart temporel entre l'aujourd'hui et l'hier, par rapport auquel la première personne est le support commun de la réflexion présente et de la multiplicité des états révolus"<sup>18</sup> et un autre écart entre le "moi actuel" et un moi en devenir. Cette dimension temporelle est tout à fait perceptible dans les ateliers d'écriture. Elle est soulignée par Dado Fissirou en entretien : "Que ce soit un article un peu, on va dire négatif, on a dû se ressourcer, repenser à des événements tragiques, ça permet aux jeunes de se dire bon, maintenant j'ai parlé de mon histoire, donc il faut aller de l'avant ou si c'est quelque chose de positif, de dire, bon j'ai cet événement de positif, j'ai encore beaucoup de belles choses qui m'attendent, ben déjà je suis à la mission locale, il faut que j'avance, etc". L'écriture donne à voir le chemin parcouru par l'individu et permet de mieux saisir le passage du temps. Cela donne aussi la possibilité de porter un regard critique et distancié sur des événements que l'on ne peut correctement analyser et comprendre quand ils sont vécus au présent.

---

<sup>18</sup> LEIBOVICI, Martine. De Ricoeur à Foucault: en finir avec l'herméneutique de soi?. *Tumultes*, 2014, no 2, p. 121

Plusieurs participants témoignent des passages ouverts entre les époques par le travail de l'écriture, des continuités et des ruptures qui en ressortent. En entretien, Ismaël explique ainsi : “Le fait de ressasser tout ça, et de réécrire entre guillemets certaines choses de ma vie, même si d'un côté c'est pas facile en même temps il y a ce sentiment de satisfaction qui ressort parce que vraiment je me dis au final je m'en sors bien. Je me rends compte qu'aujourd'hui au final j'ai avancé tu vois, et les personnes dans l'activité aussi, en fonction des problèmes qu'elles ont pu avoir dans le passé, et qu'elles ont pu mentionner dans leur texte, je pense que c'est le genre de truc qu'on a pu ressentir aussi”. Par ailleurs, la lecture participe aussi de cette expérience de retour sur soi. C'est aussi en lisant ce qu'il écrit que l'auteur mesure son identité propre, son caractère unique, son ipséité : “Dans un sens, la dimension de médiation n'est jamais aussi claire que dans la démarche autobiographique, car s'écrire c'est aussi se lire, le sujet se rapportant à lui-même en se lisant au sein de ce qui lui est arrivé”<sup>19</sup> souligne ainsi Martine Leibovici.

Elle propose également de réunir et contracter les notions d'identité narrative de Paul Ricoeur et de subjectivation de Michel Foucault, à travers la “subjectivation narrative” afin d'insister sur la temporalité et le mouvement. La subjectivation est un processus qui se réalise par l'écriture du sujet cherchant à exprimer qui il est, tandis que l'identité rend selon elle moins bien compte du caractère mouvant et changeant du sujet, du Moi.

## **B. La mise en relief de l'expérience personnelle vécue**

L'intérêt de l'atelier d'écriture réside aussi dans les débats qu'il cherche à susciter. La Zone d'Expression Prioritaire valorise les témoignages des jeunes, qui mis bout à bout forment “la trame de notre époque”. Il s'agit de donner chair, à travers des histoires sensibles, à des problématiques et des enjeux de société plus vastes. L'objectif poursuivi par le média est de donner la parole à ceux qui vivent personnellement des situations telles que le mal-logement, le harcèlement ou les discriminations. Il s'agit de partir des histoires particulières pour informer et raconter la société d'aujourd'hui. Lors de la première séance d'un cycle d'atelier d'écriture, c'est un mouvement similaire qui s'opère au cours de la discussion : partir du vécu personnel des participants pour le relier à des questions plus

---

<sup>19</sup> LEIBOVICI, Martine. De Ricoeur à Foucault: en finir avec l'herméneutique de soi?. *Tumultes*, 2014, no 2, p. 111

générales. Les deux journalistes s'efforcent ainsi de mettre en relief leurs témoignages. Cette mise en relief contribue certainement à une conscientisation et une compréhension plus fortes des situations vécues, d'abord car elle inscrit les récits dans une explication politique plus large, ensuite car elle permet de reconnaître le participant comme un acteur à part entière de la société. Se faisant, elle désisole l'histoire particulière racontée, elle lui donne un sens plus large. Dans cette sous-partie, il importe de décrire ce mouvement de va-et-vient entre le particulier et le général. La première séance du cycle d'atelier d'écriture mené au lycée Carcado, auprès d'une classe de première année de BTS SP3S (Services et prestations des secteurs sanitaire et social) nous éclaire particulièrement sur la façon dont peut s'opérer la mise en relief dans un dispositif d'atelier d'écriture. Cette classe est composée d'une quinzaine d'élèves âgés de 18 à 23 ans. Le groupe présente une faible mixité puisqu'il compte seulement un garçon.

Les journalistes proposent aux participants de discuter sur des sujets qui ont "une dimension sociétale" à partir du "jeu des post-it". Chacun reçoit un post-it jaune et un post-it bleu. Sur le post-it bleu, il doit écrire un événement qui l'a révolté dernièrement, et sur le post-it jaune un événement qui l'a marqué positivement, qui l'a rendu heureux. Dans chaque cas, il faut que l'événement concerne le participant, le touche. Après 10 minutes de réflexion, les post-it sont ramassés puis mélangés. Ils sont ensuite lus tour à tour, en alternant les post-it bleus et les post-it jaunes. A la lecture des mots inscrits sur les post-it, leurs auteurs peuvent réagir en expliquant ce qu'ils ont écrit, ou au contraire conserver l'anonymat. Certains post-its jaunes font référence à "mes amis" ou bien à "la musique". La lecture des post-it bleus ouvre la voie à des discussions nourries, entretenues et guidées par les journalistes.

Sur un post-it bleu, une participante écrit "La perte d'une personne proche". Paul rappelle alors que peu de familles ne sont pas touchées par la maladie d'un proche. Sur plusieurs post-it bleus revient aussi le thème du Covid-19. L'occasion de questionner l'impact que la pandémie a eu sur les participants. L'une d'entre eux regrette d'avoir dû interrompre sa pratique sportive pendant de longs mois. Une autre rappelle que le baccalauréat s'est basé sur le contrôle continu, ce qui l'a obligé à passer les rattrapages. Une autre encore explique s'être refermée sur son téléphone durant cette période de confinement. Tout au long de l'échange, les deux intervenants posent des questions, qui entraînent une quantité de réactions variables : "Votre plan d'étude a-t-il été modifié par le Covid ? Certains ont-ils pu faire des trucs supers durant cette période ?". Une participante explique qu'elle a travaillé comme auxiliaire de vie

pendant le premier confinement. Paul lui demande alors si elle se sentait suffisamment formée pour exercer cette fonction, si elle a fait des heures supplémentaires ou encore si elle a perçu la prime Covid. A partir du Covid-19, la discussion se prolonge sur le thème de la santé, ici d'autant plus pertinent que les participants suivent une formation dans le secteur médico-social. Les échanges recourent régulièrement plusieurs thèmes à la fois, ici la santé et le travail par exemple.

La lecture des post-its donne l'occasion d'aborder encore d'autres thèmes, comme celui du harcèlement de rue. Une des participantes raconte : "Quand il y a du harcèlement, le problème c'est que personne ne réagit. Un jour dans un couloir du métro, un homme m'a suivi puis il m'a plaqué contre un mur en me demandant mon numéro". Ce témoignage suscite une réaction spontanée de la part d'une élève : "C'est dégueulasse, c'est pas possible ça". Les deux journalistes écoutent attentivement et manifestent régulièrement de la bienveillance et de l'empathie à travers l'usage répété des mots "Je comprends". Cette première séance d'atelier d'écriture au lycée Carcado a lieu le 8 mars 2022. L'occasion pour Paul d'orienter la discussion sur la journée internationale des droits des femmes et sur le féminisme. "Le féminisme, vous en pensez-quoi ?" demande-t-il ainsi au groupe. Les réponses des unes et des autres font alors écho : "Ça n'avance jamais", "L'Etat ferme les yeux sur ça", etc.

Cette ouverture du débat assurée par les journalistes s'exprime encore sur d'autres sujets. Une participante confie avoir connu des crises d'angoisse. Paul réagit en demandant au groupe si la scolarité est source d'anxiété. Parfois, le retour de l'animateur vise à entretenir le témoignage. Une participante explique avoir connu une expulsion locative avec sa famille lorsqu'elle était enfant. Paul lui demande alors simplement si sa famille avait pu récupérer ses affaires et trouver un nouveau toit.

Il est intéressant de relever que régulièrement les post-it portent sur les mêmes sujets. La mise en valeur de ces préoccupations communes par le jeu du post-it met en évidence leur dimension politique et sociétale. Elle démontre aux participants que leurs vécus et leurs inquiétudes prennent une signification collective. Elle conforte la reconnaissance mutuelle des participants en tant que pairs. Ainsi, la première séance d'ateliers d'écriture donne l'occasion de broser un très large éventail de sujets. Tous ces thèmes et problématiques sont inscrits au tableau de la salle de classe, formant une arborescence en construction.

### **C. Être lu pour être reconnu : une approche journalistique favorisant l’affirmation et la valorisation des jeunes**

Cette dernière sous-partie se concentre sur l’intérêt et les effets de la publication des témoignages pour les participants à l’atelier d’écriture. Qu’apporte le fait d’être lu ? Comment la médiatisation d’un vécu raconté affecte-t-elle l’auteur ? Il convient ici de rappeler que la Zone d’Expression Prioritaire est un média, dont l’objectif est de produire et diffuser une information. Les témoignages sont destinés à être publiés sur le site internet du média et dans les pages des médias partenaires. Ils s’inscrivent dans la ligne éditoriale choisie par la rédaction, qui détermine leur ordre de parution et réalise un travail d’édition. En plus du site internet du média et des publications chez les médias partenaires, d’autres témoignages ont été publiés dans des parutions thématiques éditées par la ZEP comme “Précarités” et “Droits devant”. La publication d’un témoignage vient appuyer l’idée que chaque histoire compte, que chaque parcours a une valeur et mérite d’être raconté et partagé. Elle reconnaît le droit et la légitimité des jeunes à s’exprimer et à s’affirmer à travers un espace qui leur est réservé. En définitive, elle offre une portée à la voix des participants, une visibilité à leurs mots. La publication est en elle-même reconnaissance. On peut aussi supposer qu’elle génère un sentiment d’appartenance à une communauté d’auteurs, qui tous ont participé à un même dispositif d’écriture et voient leur démarche se concrétiser de la même façon.

Dado Fissirou assure que la publication présente un grand intérêt pour des jeunes auteurs souffrant souvent d’un cruel manque de confiance en eux-mêmes. “Il y a des jeunes qui vont dire, j’ai vécu telle expérience et je veux la partager avec les autres, donc ça peut être une belle chose, surtout qu’au niveau de la confiance en soi je pense que c’est important de partager, certains jeunes sont aussi fiers de leur parcours” explique-t-elle en entretien.

La Zone d’Expression Prioritaire préserve l’anonymat des auteurs qui le souhaitent. Ils peuvent alors signer leurs productions à l’aide d’un pseudonyme. Dado Fissirou explique : “C’est vrai qu’il y a beaucoup de jeunes qui vont dire, je vais participer aux ateliers d’écriture, mais mon article je veux que ce soit anonyme. La première journée on fait la présentation croisée, on a des jeunes qui ont plus de facilités à parler de leur parcours, même quand c’est un parcours très difficile. Ce type de jeunes qui ont de la facilité à parler d’eux dès la première journée, lors de l’atelier ZEP ce sont des jeunes qui vont se dire moi ça me

dérange pas de publier avec mon nom. Et les jeunes qui ont des difficultés par exemple à se présenter ou à parler de leur parcours, qui n'ont pas envie de parler de leur vie, soit ils font l'article mais ils le mettent en anonyme, soit ils viennent au premier atelier et ensuite disparition, c'est arrivé aussi".

Pour les participants interrogés en entretiens, l'intérêt de la publication de leurs témoignages tient souvent dans le fait qu'ils peuvent être utiles aux lecteurs. Le parcours d'un auteur peut entrer en résonance avec celui d'un lecteur et ainsi aider ce dernier face à une situation donnée. Ainsi Ismaël relève que "ça peut être bien pour d'autres personnes de voir que y a d'autres histoires comme ça, peut être que ça peut leur permettre de prendre des décisions qui sont différentes de celles que la personne qui a raconté a prises, des décisions qui sont peut être meilleures". M'paly donne le même sens à la publication de son récit portant sur son passage en prison : "Surtout pour ceux qui y sont jamais allés, si y en a qui sont confrontés à ça un jour, s'ils l'ont lu avant au moins ils savent comment ça se passe, les erreurs à pas faire". Les mots d'Aïcha en entretien rejoignent ceux d'Ismaël et M'paly : "Bon après y en a eu 25 000 des histoires, ça n'a rien changé, c'est pas celle-là qui va changer, mais voilà quoi, si ça peut aider une seule personne c'est bon quoi". D'une certaine façon, la publication vient sanctionner la pertinence du texte écrit et reconnaît ainsi à part entière l'auteur en tant qu'acteur membre de la société, dont les mots ont une importance dans la vie de la cité.

Selon eux, la publication permet de créer un lien avec des personnes ayant des histoires différentes. Sabrina explique : "Je me dis que des gens qui lisent cette histoire peuvent être touchés, se mettre à ma place et comprendre ce que je ressens". Pour Ismaël, la ZEP renvoie une image vraie et sincère de la jeunesse, loin des représentations stéréotypées qu'il perçoit dans les grands médias traditionnels.

Il convient ici d'aborder les travaux de deux auteurs, portant indirectement sur l'intérêt de la publication, au sens général de porter à la connaissance de tous. Philippe Berthaut, auteur de l'ouvrage *La chaufferie de langue, dispositifs pour atelier d'écriture* fait référence à la notion d'extimité, pour montrer comment l'intime et l'extérieur se mêlent dans le travail d'écriture. L'extériorisation que constitue l'écriture permet d'accéder à l'intime, ce qui travaille l'individu et ce qui est parfois profondément enfoui en lui et ignoré. Cela renvoie aussi à la volonté de partager cette intimité à l'autre, en l'occurrence, dans le cadre d'un atelier d'écriture, aux autres participants, aux journalistes, puis enfin à un lectorat extérieur et

inconnu. Ce mot est à l'origine proposé par Jacques Lacan. Le concept est ensuite travaillé par le psychiatre Serge Tisseron dans les années 2000. Selon lui, il s'agit du désir humain de partager un monde intérieur. Il cherche à saisir ce mouvement de balancier entre l'intérieur et l'extérieur. L'extériorisation, qui s'opère grâce à l'échange avec autrui et qui peut prendre pour support l'écriture, sert aussi l'intériorisation, le développement d'une vie intérieure plus riche. Le rapport à l'autre qui se noue dans l'extimité implique une forme d'identification. Serge Tisseron relie enfin l'intimité et l'extimité à l'estime de soi. Jean-François Chiantaretto, dans l'article *S'écrire : survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre*, apporte des éléments d'explication quant au rôle de la publication. Celle-ci place le lecteur dans une position de témoin. Elle permet tout à la fois "une attestation d'identité" et "le témoignage d'une altération". "Cela tient à la nature de l'être humain : être parlant, s'adressant à l'autre, il a besoin de croire que quelqu'un l'écoute, dans et au-delà de l'autre, quelqu'un qui garantit inconditionnellement sa place dans le monde, la place légitime d'un récit vivant de sa vie au sein de la "Narration Humaine" rassemblant les récits de chaque vie"<sup>20</sup>.

## Conclusion

Ainsi, la Zone d'Expression Prioritaire offre aux jeunes un espace pour se dire, par un travail d'écriture et d'échange collectif. Les ateliers d'écriture ici étudiés forment un dispositif pensé et organisé afin de permettre aux participants de s'exprimer dans un cadre d'écoute et de bienveillance. Rompant avec certaines approches caractéristiques de l'institution scolaire, reposant notamment sur le contrôle et l'évaluation, les journalistes cherchent à encourager et stimuler la participation sans pour autant contraindre. Au cours du cycle d'ateliers, des jeux et exercices visent à désacraliser l'écriture et décomplexer le rapport aux mots. Revêtant une forme ludique, ils viennent démontrer aux participants que l'écriture peut être source d'amusement et surtout un moyen d'expression extrêmement riche.

---

<sup>20</sup> CHIANTARETTO, Jean-François. *S'écrire: survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre?.* *Le Coq-héron*, 2014, no 4, p. 47.

L'atelier d'écriture renvoie à une configuration particulière où la démarche individuelle d'écriture et la recherche sur soi qu'elle implique s'opèrent dans un cadre collectif. Il n'y a pas d'atelier sans groupe, car tout le travail d'élaboration qui accompagne l'écriture est collectif. Chaque participant joue un rôle d'entraînement vis-à-vis des autres. Les lectures oralisées sont sources de reconnaissance entre les auteurs et viennent renforcer leur estime d'eux-mêmes. L'écriture des témoignages est individuelle mais elle donne lieu à des échanges nourris entre des participants qui, en s'inscrivant dans une même démarche, forment une communauté de création le temps de quelques séances. La première partie de ce dossier de recherche a aussi été l'occasion de présenter le rôle central des journalistes. Leur tâche consiste d'abord et avant tout à créer un espace sécurisant où chacun puisse trouver sa place, se sentir écouté et considéré. C'est une condition indispensable à toute démarche de retour sur soi et d'expression.

L'atelier d'écriture mêle approche individuelle et approche collective, mais aussi introspection et extériorisation, l'un n'allant pas sans l'autre. Écrire sur soi exige de se penser, de porter un regard sur soi-même et son histoire. Ce passage à l'écrit sert le retour sur soi, car il permet d'ordonner le passé, de transformer certaines perceptions et représentations solidement ancrées. Dans l'article *S'y atteler en ateliers*, Aude Fabulet et Camille Vorger soulignent que l'atelier permet de surmonter l'écriture comme frontière, qui déstabilise et effraie, en promouvant au contraire une écriture qui autorise, qui donne accès à soi et aux autres, qui constitue une ouverture. Paul Ricoeur, cité par Martine Leibovici, écrit ainsi : "Oser raconter ce qu'on a vécu, c'est déjà s'en décoller et se l'approprier, c'est créer de l'inédit. Sans le vouloir, l'auteur du récit se fait poète et, se faisant poète, il prend de l'air, du souffle et de la liberté".

La deuxième partie a aussi été l'occasion d'interroger l'intérêt de la mise en relief opérée lors de l'atelier et celui de la publication. La première permet d'apporter un sens politique et général à l'histoire individuelle racontée tandis que la deuxième offre une exposition au regard de l'autre. En définitive, l'écriture permet d'entrer en soi-même pour ensuite prendre de la distance, elle est porteuse de réflexivité. En cela, elle possède un pouvoir émancipateur car elle vient questionner ce qui peut sembler figé chez l'individu et chez le groupe. Elle permet une forme de respiration et par là un détachement ou un ressaisissement. La publication, qui découle de l'atelier, contribue aussi à renverser les préjugés en laissant l'opportunité à chacun de se raconter soi-même, et renforce là encore le pouvoir

émancipateur du dispositif. Il ressort de cette recherche que les ateliers d'écriture de la ZEP constituent un espace des possibles, où la crainte initiale de l'écriture observée en atelier et racontée en entretiens, est vite dépassée. C'est enfin un dispositif d'inclusion, offrant à toutes les jeunes gens le droit de s'écrire, se dire, se raconter, pour soi-même et pour tous les lecteurs.

# Bibliographie

## Ouvrages

BERTHAUT, Philippe. *La chaufferie de langue*. Erès, 2013.

KAVIAN, Eva. *Écrire et faire écrire: manuel pratique d'écriture*. De Boeck Supérieur, 2018.

MOUGINOT, Olivier. *Les ateliers du dire (lectures, écritures, littératures): enjeux et expériences de la voix en langue (s) étrangère (s)*. 2018. Thèse de doctorat. Université Sorbonne Paris Cité.

## Articles

VERMOGEN, Bénédicte et BEBEY, Kidi. Écrire sur soi. *Hommes Migrations*, 2021, no 1, p. 96-100

FABULET, Aude et VORGER, Camille. S'y atteler en ateliers. *Le français aujourd'hui*, 2021, no 1, p. 117-127.

LADSOUS, Jacques. La mise en mots des jeunes:«Le bois des lucioles». *Vie sociale*, 2015, no 1, p. 75-78.

MEYNIARD, Laurent. Vingt et un ans d'atelier d'écriture à La Moquette. *Vie sociale*, 2015, no 1, p. 107-112

LEFEBVRE, Danielle. Se raconter à soi-même et aux autres: atelier d'écriture avec des jeunes en foyer. *Cahiers de l'enfance et de l'adolescence*, 2019, no 1, p. 119-126.

PICCARD, Marie-Claire Cavin. L'atelier d'écriture, un outil pour développer le processus d'autonomie chez des adolescents en rupture. *Thérapie familiale*, 2007, vol. 28, no 4, p. 523-531.

LEIBOVICI, Martine. De Ricœur à Foucault: en finir avec l'herméneutique de soi?. *Tumultes*, 2014, no 2, p. 107-121.

JEAN, G. Elisabeth Bing:" Et je nageai jusqu'à la page..." , 1974. *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, 1977, vol. 43, no 1, p. 100-100.

CLOUARD, Chantal. Décentrement de soi et désir de reconstruction: écriture et traversée de la maladie grave chez les adolescents. *Ecritures de soi, écritures des limites, Paris, Hermann*, 2014, p. 102-117.

CHOCRON, Michael. Témoin interne du sujet, témoin interne du groupe: hypothèses issues de l'observation de l'atelier «Le Papotin». 2021.

CHIANTARETTO, Jean-François. S'écrire: survivre ou se faire naître dans le regard de l'autre?. *Le Coq-héron*, 2014, no 4, p. 46-49.